

Gabrielle Roy et la migration familiale

Christine Robinson

Numéro 170, 2013

Mémoires de Gabrielle Roy

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70500ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robinson, C. (2013). Gabrielle Roy et la migration familiale. *Québec français*, (170), 31–33.

GABRIELLE ROY et la migration familiale

PAR CHRISTINE ROBINSON*

UN ÉVÉNEMENT A MARQUÉ l'histoire familiale de Gabrielle Roy, une « épopée » vécue par Émilie Jeansonne et Élie Landry, ses grands-parents maternels, et leurs enfants : la migration du Québec vers l'Ouest canadien en 1881. Comme plusieurs de leurs compatriotes agriculteurs, les Landry sont attirés par la richesse des terres de l'Ouest, territoires dont les prêtres colonisateurs manitobains dépêchés au Québec vantent les mérites. Ils pourront y prendre *homestead*, une concession de 160 acres de terre donnée par le gouvernement à certaines conditions. Les Landry sont neuf à se mettre en route pour le Manitoba au printemps de 1881 : le père, la mère, leurs cinq fils et leurs deux filles, dont l'aînée Émilie, dite Mélina, alors âgée de quatorze ans, mère de Gabrielle Roy. Après s'être rendus en train à Winnipeg, ils se dirigent vers Saint-Norbert,

d'où partira le convoi vers le sud. Bientôt, ils peuvent amorcer la dernière étape du voyage, le trajet à travers la plaine menant à la montagne Pembina. Ce trajet dans un chariot recouvert d'une bâche et tiré par des bœufs est toute une aventure, qui leur fait découvrir les paysages grandioses de la plaine manitobaine. Après trois semaines de voyage, ils arrivent à destination : Saint-Léon, village près de la concession qui leur a été accordée. La famille doit alors « refaire ce qui a été quitté » (FLT, p. 155) : bâtir une maison, débroussailler la terre et la mettre en culture.

TRANSMETTRE LA SAGA FAMILIALE

Cet exode vers l'Ouest est bouleversant et excitant pour la jeune Mélina Landry. Plus tard, mariée à Léon Roy et mère de famille, elle prend plaisir à raconter à ses enfants ce voyage qui a tant frappé son imagination d'adolescente. Dans « Mon héritage du Manitoba », Gabrielle Roy écrit : « Elle ne revint jamais de l'émotion de ce voyage et en fit le récit toute sa vie. Si bien que mon enfance à son tour en fut envoûtée, ma mère reprenant pour moi la vieille histoire, tout en me berçant sur ses genoux, dans la grande berceuse de la cuisine, et j'imaginai le tangage du chariot et je croyais voir [...] monter et s'abaisser légèrement la ligne d'horizon. » (FLT, p. 154) Gabrielle Roy a également recueilli les récits d'autres exilés québécois, mais le principal témoignage de cette migration lui vient de sa mère. Le récit maternel a fortement impressionné l'enfant qu'elle fut et, devenue romancière, celle-ci rêve d'écrire une œuvre inspirée de « cette saga précieusement conservée dans [sa] mémoire » (FLT, p. 154). Elle veut à son tour devenir la conteuse qui nouerait les nombreux fils de cette « tapisserie² » et charmerait ses lecteurs. Selon François Ricard, son projet était d'écrire un roman, « une sorte de fresque historique à grand déploiement, qui aurait raconté – un peu à la manière des sagas scandinaves – la migration des colons québécois vers l'Ouest à la fin du siècle dernier et leur installation dans la Prairie³ ». De 1945 à 1965, la romancière fait plusieurs tentatives, écrit des centaines de pages, mais ne réussit pas à mener son projet à terme. De ce grand projet subsiste un manuscrit⁴ d'environ mille pages comportant plusieurs versions d'un roman inachevé, centré sur le personnage d'Éveline Langelier, inspiré de Mélina Landry, roman que Ricard⁵ a proposé d'intituler *La saga d'Éveline*. Plusieurs parties de ce manuscrit ont fait l'objet d'une édition critique sous forme de thèse⁶. Cette édition de *La saga d'Éveline* présente un texte en quatre parties, dont la première narre la migration de la famille Langelier, composée des parents, Céline, dite Bobonne, et François, de leur fille Éveline et de leurs fils, Clément, Jérôme, Nicolas, Majorique et Joachim.

Le projet initial de l'auteure laisse plusieurs traces dans son œuvre publiée. Dès 1955, Gabrielle Roy fait allusion à l'exode familial dans son œuvre, d'abord dans « Souvenirs du Manitoba », texte autobiographique où elle évoque les origines québécoises de ses parents, puis dans *Rue Deschambault*, roman inspiré de la vie de sa famille, où le goût d'Éveline pour la liberté et le voyage se manifeste dans « Les Déserteuses ». Mais c'est surtout dans *La route d'Altamont* (1966), qui peut être vue comme une « épave⁷ » du roman abandonné, que Gabrielle Roy revient à la saga familiale.



« Elle ne revint jamais de l'émotion de ce voyage et en fit le récit toute sa vie. Si bien que mon enfance à son tour en fut envoûtée, ma mère reprenant pour moi la vieille histoire, tout en me berçant sur ses genoux, dans la grande berceuse de la cuisine, et j'imaginai le tangage du chariot et je croyais voir [...] monter et s'abaisser légèrement la ligne d'horizon. »



Gabrielle Roy, *Fragiles lumières de la terre*

Dans cet autre roman autobiographique, elle présente trois générations de femmes marquées par ce voyage : la grand-mère, qui évoque son exil, la mère, qui captive sa fille avec le récit de ses souvenirs, et la fille, qui tente de revivre le périple maternel dans la charrette d'un déménageur. Puis, dans *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?* (1982), roulant en autobus vers la Californie, Éveline raconte aux autres voyageurs un épisode de l'histoire familiale. Enfin, dans les textes autobiographiques que sont « Mon héritage du Manitoba » (1970) et *La détresse et l'enchantement* (édition posthume en 1984), Gabrielle Roy se tourne encore vers ce passé.

Bref, jusqu'à la fin de sa vie, la migration familiale habite l'auteure. Plusieurs critiques ont déjà traité du thème du voyage dans l'œuvre royenne, certains se sont d'ailleurs intéressés à la migration familiale⁸. Nous verrons ici que, dans *La route d'Altamont*, « Mon héritage du Manitoba », *La Détresse et l'enchantement* et *La saga d'Éveline*, le périple des migrants prend surtout sa source dans leur attrait pour la route et les grands espaces, et que, dans *La saga d'Éveline*, ce voyage les amène à faire des rencontres, qui témoignent de la vision plutôt idyllique de la colonisation qu'à l'auteure.

L'ATTRAIT DE LA ROUTE ET DES GRANDS ESPACES

Bien sûr, la perspective d'un avenir meilleur sur des terres plus riches pousse la famille, réelle et fictive, de l'œuvre royenne à quitter le Québec, mais le puissant attrait qu'exercent la route et les vastes espaces sur elle joue un rôle capital dans la décision de partir. Dans « Mon héritage du Manitoba », Gabrielle Roy qualifie les membres de sa famille de « chercheurs d'horizon » (FLT, p. 154). Elle rapporte aussi les paroles de sa mère à ce sujet dans *La détresse et l'enchantement* : « On a peut-être du sang d'errants dans les veines à force d'errer⁹ ». Leur goût pour l'errance remonte à très loin. Dans *La saga d'Éveline*, François Langelier apprend à sa fille qu'un de ses ancêtres, François d'Amour, « aurait fait partie de la deuxième grande expédition du sieur de La Vérendrye » (SE, p. 111) au Manitoba en 1738. Fascinante figure que celle de ce personnage historique, auquel s'identifie la jeune Christine jouant les exploratrices dans « Le vieillard et l'enfant » (RA, p. 41). Dans son autobiographie, Gabrielle Roy révèle que ses lointains ancêtres du côté maternel étaient des Acadiens qui ont été déportés aux États-Unis. Établis au Connecticut, ils se sont ennuyés de leur patrie et ont été convaincus par des prêtres colonisateurs québécois de « revenir au pays » (DE, p. 26), soit le Québec, pour y cultiver des terres près de Joliette, dans la paroisse de Saint-Jacques-l'Archigan. Là-bas, les grands-parents Landry et leur famille, bientôt à l'étroit, décident de se fixer plus au nord, à Saint-Alphonse-de-Rodriguez, sur une terre qu'ils doivent défricher. Après des années de dur labeur, bien qu'établis sur leur ferme, les Landry tentent l'aventure de l'Ouest, le père se sentant « à l'étroit dans les collines pauvres pour y établir ses fils autour de lui » (DE, p. 27) et ayant été sensible au discours des prêtres colonisateurs manitobains.

Le goût pour l'errance se manifeste surtout chez le père de famille, instigateur du projet de l'exode vers l'Ouest. Ainsi, la mère de Gabrielle Roy dépeint son père, Élie Landry, comme un homme « porté à l'aventure » (DE, p. 27). De même, son pendant dans la *Saga*, François Langelier, personnage rêveur et sensible, sent que sa vie est à refaire ailleurs et est séduit par les images grandioses de l'Ouest : « En ce temps-là, sur des âmes comme la sienne, l'Ouest du Canada, ses plaines géantes à peine encore peuplées,

cette mer intérieure exerçait une attirance invincible. L'aventure d'alors, la porte mystique du pays canadien, son pôle d'appel était vers le soleil couchant. » (SE, p. 15) Cependant, il se heurte d'abord au refus de sa femme, Céline, hostile à l'idée de partir et d'abandonner tout ce qu'elle connaît. Ayant franchi le cap des cinquante ans, elle n'a pas envie de tout recommencer ailleurs. Les membres de sa famille lui semblent des « bohémiens » (SE, p. 35) et des « vagabonds de route » (SE, p. 65). De même, dans *La route d'Altamont*, la narratrice mentionne que sa grand-mère, « aussi stable que ses collines » (RA, p. 117), a d'abord refusé de partir du Québec. Plus âgée et installée au Manitoba depuis longtemps, cette dernière blâme encore son mari et ses élan vagabonds en le qualifiant de « trotteur » (RA, p. 19) et en l'assimilant à une « race » de « voyageurs » (RA, p. 20). Homme nomade, femme sédentaire. Voilà des figures connues de la littérature québécoise, du roman de la terre tout particulièrement. On peut penser au couple parental dans *Maria Chapdelaine* : Samuel Chapdelaine est toujours attiré vers de nouvelles terres à défricher tandis que sa femme Laura préfère la vie de paroisse. Tant chez Hémon que chez Roy, qui prend mari prend pays. La femme doit donc se plier aux vœux de son mari et le suivre.

Chez Roy, la femme capitule également devant le désir de ses enfants qui, comme leur père, sont avides de nouveauté. Dans *La saga d'Éveline*, les deux enfants qui partagent le plus les goûts paternels sont Majorique et Éveline. Majorique y est décrit comme un jeune garçon vif et curieux, qui n'a que « la trotte en tête » (SE, p. 80). De son côté, Éveline passe une bonne partie du voyage dans la plaine assise en avant du chariot à côté de son père, place que sa mère a refusé d'occuper, préférant se cantonner sous la bâche du chariot. L'enfant est ravie par ce voyage et, saisie par la beauté du paysage, elle « dévor[e] l'espace infini qui s'ouvr[e] à ses yeux » (SE, p. 22). Un passage de *La route d'Altamont* fait écho à ce texte. La mère se revoit pendant le voyage dans la plaine et insiste sur l'envoûtement ressenti à ce moment : « J'étais attirée [...] ». Attirée par l'espace, le grand ciel nu, le moindre petit arbre qui se voyait à des milles en cette solitude. J'étais très attirée. » (RA, p. 100) L'adolescente de la *Saga* pourra-t-elle toujours satisfaire son goût pour le voyage ? Avec la naïveté de sa jeunesse, Éveline dit à son père : « C'est comme si on était fait dans le fond pour tout le temps voyager. » (SE, p. 25) Mais la suite de la *Saga*, tout comme *Rue Deschambault* et *La route d'Altamont*, présente une Éveline mère de famille qui a rarement le temps de s'échapper de la maison. Comme l'a montré Lori Saint-Martin¹⁰, la voyageuse est devenue prisonnière.

DES RENCONTRES DANS LA PLAINE

Dans l'œuvre de Gabrielle Roy, le voyageur va à la découverte du paysage, mais apprend aussi à connaître les autres. Le voyage dans la plaine est le lieu de rencontres fortuites avec plusieurs étrangers, qu'ils soient des colons en route vers un avenir meilleur ou des migrants déjà établis dans l'Ouest. Dans *La saga d'Éveline*, les Langelier font halte à Carman, où Majorique, parti en hâte à la découverte du village, s'arrête devant un café tenu par Sam Lee Wong, un Asiatique. Ne pouvant communiquer que par signes, le jeune garçon et le Chinois finissent par se sourire et se saluer. Majorique, qui n'avait jamais vu de Chinois de sa vie, est stupéfait et enchanté de cette rencontre amicale. Puis, dans les collines de la montagne Pembina, les Langelier croisent un soir une famille écossaise en détresse, les McGillivray, dont le chariot est brisé. Après que François et ses fils les eurent aidés, Céline leur offre

de partager leur repas. Ils sympathisent alors avec les Écossais et peuvent converser avec eux, assis près d'un feu de camp : « Si étroitement groupées, les deux familles commençaient à se comprendre quelque peu. » (SE, p. 131) Dans ce roman, l'entraide entre les colons est fréquente. Les Langelier eux-mêmes sont accueillis par des compatriotes déjà établis au Manitoba. Près de Carman, les Poirier se font un devoir de leur offrir le gîte et le couvert. Pour Madame Poirier, incarnant la générosité et la solidarité, aider les nouveaux arrivants est tout naturel et les voir arriver la reconforte. Elle dit alors : « Et c'est à se demander si nous ne vivons pas justement le plus beau temps du pays... et de nous-mêmes. » (SE, p. 89) Ensuite, d'autres Québécois établis au Manitoba hébergent quelque temps les Langelier à leur arrivée au village de Saint-Léonard, où ils prennent *homestead*.

Sur le plan symbolique, chez Gabrielle Roy, l'image des arbres groupés traduit cette proximité humaine, source de communication et d'amitié. Dans « Mon héritage du Manitoba », les arbres de Saint-Boniface, « de petits groupes d'arbres en rond » (FLT, p. 160) évoquent pour l'auteure « la rencontre fortuite de voyageurs engagés dans la traversée de la plaine et qui, un moment, se sont arrêtés pour échanger des nouvelles » (FLT, p. 160). Dans *La saga d'Éveline*, cette image des arbres revient à quelques reprises. Pendant le voyage, Éveline voit dans la plaine « de très petits bouquets d'arbres qui de loin sembl[ent] adresser aux voyageurs des signes d'amitié » (SE, p. 26). Puis, arrivés à Saint-Léonard, les Langelier aperçoivent des arbres : « Alors surgirent quelques petits bouquets d'arbres groupés de-ci de-là, comme des gens réunis pour échanger de lointaines nouvelles. » (SE, p. 163)

UNE VISION PLUTÔT IDYLLIQUE DE LA COLONISATION

L'idée de fraternité est chère à Gabrielle Roy. Elle est présente, entre autres, dans « Mon héritage du Manitoba », qui se termine sur l'image d'une société idéale où tous fraternisent : « le cercle enfin uni des hommes » (FLT, p. 167). Cette conception idyllique des rapports humains et, dans le cas présent, de leurs rapports en temps de colonisation, s'inscrit dans ce que François Ricard a nommé le « mythe de la colonie » à propos des reportages de Gabrielle Roy sur les différents peuples du Canada¹¹. Dans ces textes, le Canada apparaît comme « le pays par excellence du recommencement et de l'entente. Dans ce pays, tel que la journaliste le donne à voir, tous les habitants sont immigrants ; tous, à quelque titre que ce soit, fuient le passé et s'efforcent de bâtir un avenir meilleur ; et tous, en ce sens, sont frères¹². » Jusqu'à un certain point, ce mythe est à l'œuvre dans *La saga d'Éveline*, notamment en ce qui concerne l'entraide entre les colons, comme nous l'avons montré. De même, un autre personnage de *La Saga*, Dom Charles, le curé qui accueille la famille Langelier à son arrivée à Saint-Léonard, idéalise parfois la colonisation. Comme Madame Poirier, Dom Charles considère la colonisation comme un moment privilégié d'entraide : « gardons-nous cependant de méconnaître l'heure présente, peut-être la plus généreuse de notre vie communautaire, où chacun a encore si grand besoin de l'autre... » (SE, p. 155) Français d'origine, ce curé chante les louanges de ses colons français et québécois, affirmant que « tous s'entendent à merveille » (SE, p. 152). Il se montre toutefois moins élogieux lorsqu'il parle des autres groupes ethniques peuplant le Manitoba (SE, p. 165). On le sait, le clergé du XIX^e siècle voyait la colonisation de l'Ouest canadien comme un moyen de conserver la langue française et, bien sûr, la religion catholique¹³.

L'un des rares personnages de *La Saga* à se montrer moins réceptif est celui de Céline, chez qui le sentiment de déracinement est grand. À Winnipeg, où elle entend parler plusieurs langues étrangères, elle reçoit « le plein choc du dépaysement » (SE, p. 34). La langue fait parfois écran à la communication entre migrants. Par exemple, Céline ne peut comprendre les McGillivray, les Écossais rencontrés dans la plaine, qui ne parlent que l'anglais. Mais son fils Clément et son mari lui traduisent leurs propos. Pendant le voyage en chariot, Céline se sent perdue dans l'immensité de la plaine, ce qui explique son repli sous la bâche du véhicule, sorte de bulle protectrice contre l'inconnu. Cependant, elle apprivoise la plaine peu à peu. Pendant le voyage, une halte lui fait découvrir un petit bois où elle salue un érable, arbre qu'elle affectionne. Le jour de leur arrivée à Saint-Léonard, Céline décide de s'asseoir à l'avant du chariot avec son mari pour bien voir leur nouvel environnement ; puis, parcourant leur concession, elle choisit l'emplacement de leur future maison sur un tertre « parmi les arbres accueillants » (SE, p. 184). Elle trouve, elle aussi, sa place dans la plaine. ✱

* Professeure de littérature, Collège Édouard-Montpetit [christine.robinson@college-em.qc.ca]

Notes

- Gabrielle Roy, « Mon héritage du Manitoba », *Fragiles lumières de la terre*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1996, p. 154. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle FLT, suivi de la page citée.
- Gabrielle Roy, *La route d'Altamont*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1992, p. 133. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle RA, suivi de la page citée.
- François Ricard, *Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, p. 130.
- [*La saga d'Éveline*], cahiers manuscrits et manuscrits dactylographiés avec corrections de la main de G. Roy, Fonds Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa : MSS 1982-11/1986-11, boîte 72, chemises 1 à 12 ; boîte 73, chemises 1 à 15 ; boîte 74, chemises 1 à 7.
- François Ricard, « Les inédits de Gabrielle Roy : une première lecture », dans Yolande Grisé et Robert Major (éd.), *Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Réjean Robidoux*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1992, p. 251.
- Christine Robinson, *Édition critique de « La saga d'Éveline » de Gabrielle Roy*, thèse de doctorat, Département de langue et littérature françaises, Université McGill, Montréal, 1998, 2 vol., cccxvii f. f., 532 f. Les références au texte de cette édition de *La saga d'Éveline* seront indiquées par le sigle SE, suivi du feuillet cité.
- Voir Christine Robinson, « La route d'Altamont de Gabrielle Roy, épave de *La saga d'Éveline* ? », *Voix et images*, n° 67 (automne 1997), p. 135-146.
- Voir, entre autres, François Ricard, « "Réfaire ce qui a été quitté" », *Forces*, n° 44 (1978), p. 36-41 ; Lori Saint-Martin, « Le road book au féminin du XIX^e siècle. *La saga d'Éveline* de Gabrielle Roy » dans Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt (dir.), *Romans de la route et voyages identitaires*, Québec, Éditions Nota bene, 2006, p. 191-213 ; François Paré, *Le fantasme d'Escanaba*, Québec, Éditions Nota bene, 2007, p. 37-57.
- Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1988, p. 27. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle DE, suivi de la page citée.
- Lori Saint-Martin, *La voyageuse et la prisonnière. Gabrielle Roy et la question des femmes*, Montréal, Boréal, 2002, 392 p.
- Gabrielle Roy, « Peuples du Canada », reportages publiés d'abord dans le *Bulletin des agriculteurs* (novembre 1942 à mai 1943), puis repris dans *Fragiles lumières de la terre*.
- François Ricard, *Gabrielle Roy. Une vie*, Montréal, Boréal, 1996, p. 232.
- Voir à ce sujet Robert Painchaud, *Un rêve français dans le peuplement de la Prairie*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1987, 303 p.